

SONNET

A nos compatriotes du Nord-Ouest.

*Les gerbes ont empli le grenier jusqu'au faite
Et leurs lourds épis blonds semblent de l'or en tas ;
Les grands bœufs somnolents se reposent, bien las,
Contents de voir s'enjurer au loin la tâche fuite.*

*La tranquille chaumière a pris un air de fête ;
Pour le pauvre en haillons, traînant partout ses pas,
Le pain sera moins cher, moins rare le repas ;
La joie en chaque lieu brillera plus parfaite.*

*Près de l'âtre flambant, ô brave laboureur,
Écoutant l'aiglon déchainer sa fureur,
Compte les blancs écus de la bourse sonnante ;*

*Car ils sont bien à toi, ces sueurs de ton front,
Comme sont au Bon Dieu l'étoile scintillante
Et l'âme du péché pure de tout affront !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1900.

LE JEU DE SUZANNE

I

—Voyons, Marcelle...

—Non, tu as tort, et voilà tout !...

—Comment ! j'ai tort ?... C'est trop fort, en vérité !

—Possible, mais c'est comme cela !

—Tu ne me laisses pas t'expliquer...

—Que veux-tu expliquer ? Chaque fois que tu arrives en retard, c'est la même chose ! Tu rencontres Jean, tu rencontres Jacques, m'assures-tu ; mais qu'est-ce qui me le prouve ?

—Alors, je mens ?... Dis-le tout de suite !...

—Je ne vais pas encore jusqu'à le dire, mais je ne comprends pas ce que tous ces retards signifient.

—Ils signifient simplement, ma chérie, que je me donne beaucoup de mal pour réussir, pour tenter d'arriver. C'est de plus en plus difficile chaque jour ! Tu te figures, toi, que les alouettes toutes rôties vont nous tomber dans la bouche !

—Moque-toi, moque-toi bien !

—Ecoute, Marcelle... Si je suis rentré tard pour déjeuner, c'est que j'ai dû passer près d'une heure avec Nardin, l'ami intime de Morland, le directeur des Grandes-Manufactures... J'ai une grosse affaire à proposer à ce dernier. Aussi, depuis une semaine, je désire voir Nardin. Mais il est très occupé, et on ne le trouve presque jamais chez lui. Par un heureux hasard, je l'ai rencontré et, pour pouvoir mieux causer avec lui, je lui ai offert d'entrer dans un café... Voilà l'explication de mon retard... Et tu devrais être joyeuse, puisque Nardin m'a promis son appui ; mais au lieu de cela, tu récrimines, tu maugrées, comme si tu ne voulais pas comprendre toute l'importance qu'il y a pour moi à être mis en rapport avec Morland !

—Ah ! voilà qui est parfait !... Je ne suis pas à même de comprendre, maintenant !... Pourquoi ne dis-tu pas franchement que je ne suis qu'une sotte !

—Oh ! vraiment, tu as l'humeur vive, aujourd'hui !

—Je suis comme toujours ! Tu m'as prise ainsi !... Il est un peu tard pour me faire des reproches !

—Mais je ne te fais pas de reproches !

—Non, ce sont des compliments, sans doute !

—Voyons, ma petite Marcelle !...

—Avec toi, c'est toujours moi qui ai tort !

—Marcelle...

—Eh bien ! non, non, je n'ai pas tort, entends-tu ?

—Bon !... J'en conviens !... Tu as raison !

—Oh ! tu veux railler encore !... Cela m'est indifférent !... D'ailleurs, agis à ta guise : tu es libre !

—Si tu m'aimais, Marcelle, tu ne parlerais pas ainsi !

—Bien ! Convenons aussi que je n'ai pas de cœur ! Ce sera complet.

Pierre Nollet eut cette fois un mouvement d'impatience.

—Tiens ! fit-il, en voilà assez !

—Quoi ! tu voudrais m'imposer silence ?

—Je dis que tu m'énerves, à la fin, que tu agis comme une méchante femme !

—Des outrages, à présent !... Je devais m'y attendre !... La mesure est comble !

Pierre se leva de table brusquement, jeta sa serviette :

—Je m'en vais, fit-il ; je ne puis supporter plus longtemps une scène aussi ridicule !

Mais à ce moment, son regard tomba sur Suzanne, une mignonne fillette de trois ans et demi qui, tapie depuis un instant dans un coin de la salle à manger, avait cessé ses jeux en entendant son père et sa mère élever la voix.

Elle les contemplant craintivement, un peu d'inquiétude au fond de ses grands et clairs yeux bleus.

Pierre se dirigea vers sa fillette adorée, la prit dans ses bras, la serra longuement contre lui. Puis, il regarda Marcelle. Evidemment, il n'attendait qu'un mot de la jeune femme pour se précipiter auprès d'elle et lui dire qu'il regrettait sa vivacité.

Mais ce mot, Marcelle ne le prononça pas.

Dans une attitude volontaire, le menton posé sur sa main, les sourcils froncés, le visage dur, elle se taisait.

Une lutte pourtant, se livrait en elle. C'est qu'elle l'aimait bien, son Pierre ! Et puis, elle sentait bien, au fond, qu'il lui disait la vérité.

Mais l'orgueil fut le plus fort !

Pierre lui avait jeté un regard suppliant : elle ne bougea pas, n'eut pas même un geste ; ses lèvres seulement tremblèrent, agitées par l'émotion qu'elle maîtrisait, qu'elle croyait de sa dignité de ne pas laisser paraître.

Alors, exaspéré, Pierre sortit en faisant claquer la porte.

II

Ce n'était pas la première fois que semblable querelle se produisait dans ce ménage qui datait de cinq ans à peine.

Pourtant, le mariage de Pierre et de Marcelle avait été un mariage d'amour.

Adorable jeune fille, Marcelle s'était transformée en exquise jeune femme. De taille moyenne, souple, gracieuse, avec des cheveux d'un blond vénitien, des yeux d'un azur lumineux, elle forçait l'admiration. Mais deux défauts étaient en elle : la jalousie d'abord—puis, un amour-propre poussé à l'excès, qui faisait qu'elle n'avouait jamais ses torts, qu'elle s'entêtait dans la bouderie après une querelle, même quand cette querelle avait été provoquée par elle.

Pierre s'était froissé de cette façon de faire, et, comme de son côté il n'était pas très patient, il en était résulté de fréquentes brouilles entre les deux époux.

Brouilles légères au début, qui duraient peu.

Et c'est Pierre, toujours, qui était le premier à faire les avances pour la réconciliation, et même à demander pardon.

Mais, peu à peu, au fur et à mesure que des paroles plus vives furent échangées, les petites piqures du cœur se firent plus profondes.

La naissance de Suzanne avait ramené pour un temps l'entente parfaite. Sur le berceau de la fillette, créature de rêves et de délices, les fronts des époux, radieux, se penchèrent. Et leurs mains s'unissaient doucement.

Puis, un jour d'août, un de ces jours où il y a de l'électricité dans l'air, où les nerfs se tendent pour de futilités motifs, une nouvelle discussion éclata ; d'autres encore suivirent.

Pierre, bon au fond, s'aigrissait ; de mauvaises pensées venaient maintenant en son cerveau.

—Marcelle n'a pas de cœur ! songeait-il... Elle a des mots cruels dont elle ne se repent jamais... Non, jamais elle n'a le regret du mal qu'elle m'a causé, jamais elle n'a un bon mouvement pour me revenir !... Au contraire, on dirait qu'elle prend plaisir à ne pas céder, à provoquer ma colère !... Une femme vraiment aimante n'agirait pas ainsi !... Si encore, la réflexion venue, elle savait me montrer, à mon retour, un visage affectueux !

Et il ajoutait parfois :

—Ah ! je finirai par ne plus l'aimer !

Ainsi, le bonheur était bien près d'abandonner ce ménage, où il aurait pu régner toujours !

III

Ce jour-là, en descendant l'escalier, Pierre songeait :

—Non, je n'aurais pas cru que Marcelle fut ainsi !... Et ce soir, en rentrant, je la trouverai aussi mauvaise !... Pas l'ombre de sensibilité !

Il avait gagné la rue et il marchait devant lui, un peu au hasard.

Tout-à-coup, il se souvint qu'il avait, dans l'après-midi, un important rendez-vous d'affaires.

Il s'arrêta brusquement.

—Et mes papiers ? fit-il.

Exaspéré par la querelle qui avait éclaté entre sa femme et lui, il était parti en oubliant divers documents dont il avait besoin.

Il fallait retourner les chercher.

Pierre revint donc sur ses pas, regagna la maison qu'il habitait.

En montant l'escalier, son cœur battait singulièrement. Il avait beau, mentalement, adresser des reproches à sa femme, il ne l'en aimait pas moins de toute son âme et il souffrait de ces fâcheries sans cesse renouvelées. Ah ! si seulement Marcelle manifestait quelque repentir, comme il lui eût vite pardonné !

Mais non, il en était sûr, elle ne dirait pas un mot, comme d'habitude !

Eh bien ! lui non plus, il ne parlerait pas : il prendrait ses papiers et repartirait, la laissant à sa sécheresse de cœur !...

A Suzanne, pourtant, il donnerait encore un baiser. Car il l'adorait, la chère mignonne, si innocente, si gentille ! A cause d'elle, mais rien qu'à cause d'elle, —Marcelle ne devant plus compter, se disait-il,—il éprouvait de la peine.

En haut de l'escalier, il tira sa clef de sa poche, la mit dans la serrure. La porte s'ouvrit sans bruit. Il entra.

Suzanne était seule dans la salle à manger. Marcelle ne s'y trouvait plus. L'enfant avait repris son jeu.

Elle n'entendit pas arriver son père, tout à ses poupées.

Pierre, sur la porte, enveloppait l'enfant d'un long regard de tendresse.

Il allait s'avancer.

Mais les mots que prononça à ce moment Suzanne, manœuvrant les poupées qui se trouvaient devant elle, l'arrêtèrent net.

Ces mots étaient :

—Toi, tu es papa... Toi, tu es maman... Et toi, tu es moi, la petite Suzanne... Alors, on va jouer à la dispute.

Un rayon de soleil jouait dans ses cheveux blonds ; elle était comme auréolée d'or.

IV

Pierre la contemplait.

Elle continuait à parler à ses trois poupées, deux grandes, une toute petite.

Et elle disait :

—Voilà... On est à table, papa, maman et moi... Moi, petite Suzanne, je regarde mon papa et ma maman... Et puis, j'ai du chagrin, parce qu'y parlent fort comme quand ils grondent Suzanne... Alors, toi, papa, tu te lèves vite, et tu t'en vas en tapant la porte... Après, toi, maman, tu pleures... tu pleures tout plein ! Et petite Suzanne a de la peine de voir sa maman pleurer... Pourquoi qu'elle pleure, maman ?... Elle n'écoute plus rien, elle s'en va avec son mouchoir sur les yeux, et elle laisse petite Suzanne toute seule... Eh bien ! faut plus la laisser, parce que petite Suzanne... elle a le cœur gros, bien gros !...

Joignant l'action à la parole, la fillette avait fait disparaître deux des poupées sous son tablier, et elle n'en gardait plus qu'une entre les mains, celle qui représentait la petite Suzanne.

Sur la porte, Pierre, immobile, était devenu très pâle.

Cette scène que l'enfant venait de faire mimer à ses poupées devait être — il le comprenait — l'exacte reproduction de ce qui s'était passé dans la salle à manger tout à l'heure.

Elle avait tout remarqué : la dispute, puis le départ précipité de son père... Mais, alors, la suite ?... Elle